

NICOLAS MIGNON

**«Les Grandes Guerres de Robert Vivier (1894-1989).  
Mémoires et écritures du premier conflit mondial  
en Belgique»**

[Structures et pouvoirs des imaginaires]  
Paris, L'Harmattan, 2008, 308 p.

L'impératif de procéder aux distinctions entre 'mémoire', 'histoire' et 'souvenirs' est fort heureusement devenu, dans la discipline historique, acquis. Cependant, pour élucider correctement les processus à l'œuvre, les praticiens manquent souvent de matériaux. Est-ce moins vrai pour ceux qui travaillent sur la littérature ? Ce n'est pas certain. Dans ce cas, ce n'est pas tant les sources qui manquent (encore que...) que la lourde enquête épistémologique sur leur statut et l'analyse du langage propre à cette écriture qui posent problème.

Le moins que l'on puisse dire c'est que l'historien Nicolas Mignon maîtrise les techniques de l'analyse du discours et de l'heuristique. Il les a appliquées dans une minutieuse enquête sur la place de la guerre dans la vie et l'œuvre de l'écrivain belge Robert Vivier, qui en plus d'être un romancier et un chroniqueur fécond, fut professeur de littérature à l'université de Liège et membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Pour ce faire, il s'est appuyé sur la vingtaine d'ouvrages – allant

de la fiction aux recueils de poèmes et aux souvenirs – et sur les dizaines d’articles que l’auteur de *Délivrez-nous du mal* nous a laissés et dans lesquels il témoigne de son expérience de guerre. Tout l’intérêt de ces ‘témoignages’ est qu’ils évoluent, se modifient, s’élargissent et, serait-on tenté de dire, se répondent, à travers les décennies. En procédant à un travail systématique d’intertextualité entre les différentes versions (parfois entre les éditions successives d’un même titre), Nicolas Mignon nous permet de pénétrer dans les aléas et les méandres d’une mémoire qui se reconfigure au gré de l’histoire personnelle<sup>1</sup>, des hantises collectives et des événements politico-sociaux. Pour capter ‘l’esprit du temps’, il lui a fallu lire attentivement les écrits d’autres anciens combattants, belges et étrangers : Louis Boumal, Constant Burniaux, Lucien Christophe, Max Deauville, Paul De Backer, Maurice Gauchez, Henri Barbusse, Norton Cru et Ernst Jünger, pour ne citer que les principaux. Dans ce travail de juxtaposition des récits, la question fondamentale est systématiquement posée : qu’est ce que Vivier a lu et retenu des œuvres majeures de ses homologues ? “La quête d’une mise en récit dénuée d’intertextualité est une chimère. Le réel est non seulement exprimé, mais également toujours perçu à travers la grille de lecture de nos représentations” (p. 164). Tout au plus regrettera-t-on que, parfois, l’intertextualité s’élargisse aux lectures de l’historien lui-même, émettant dès lors le propos initial. Ainsi,

par exemple, comparer les dires de Vivier sur ses premiers ouvrages à ceux que Marcel Thiry tenait sur les siens n’est pas forcément probant (p. 129). On se perd également quand, par une sorte de jeu de ricochet qui tient de l’association d’idées, on passe des conceptions de la guerre de Vivier à celles de Norton Cru, lesquelles sont comparées à celles d’André Gide, puis analysées grâce aux travaux de Richard Hoggart (p. 161 et suivantes).

Mais sans doute ces détours sont-ils un écueil difficilement évitable pour qui cherche à réellement décrire le vécu et l’expérience de guerre pour pouvoir dresser une typologie des topoïis qui ne soit pas construite à partir d’un seul cas. L’historien y parvient avec brio. Un chapitre (“La plaine étrange”) relève quelques grands thèmes de la littérature de guerre pour y confronter les écrits de Vivier : la tristesse, le spleen, le mal du pays, la solitude, l’ennemi, la volonté, l’héroïsme, la souffrance et la mort, la violence et la fatalité. Ces pages s’appuient sur une connaissance parfaite du déroulement du conflit et de la littérature scientifique qui s’y attache.

Pour capter ces représentations, Nicolas Mignon a mis en relation toutes les prises de position de Vivier avec sa situation sociale, interrogeant donc scrupuleusement l’œuvre à travers la biographie et inversement, sans jamais sombrer dans le piège de l’anachronisme. De cette

<sup>1</sup> “Si l’on peut relativiser en partie l’idée que la maturité d’un homme lui permette de prendre du recul face à un événement comme la Grande Guerre, Vivier met le doigt ici sur une réalité : l’écriture du conflit et sa réception furent aussi une question d’âge” (p. 128).

manière, il a pu discerner trois grandes phases dans l'évolution du rapport de l'écrivain à la Grande Guerre. Dans la première, Vivier décrit la guerre comme "une entreprise douloureuse, mais sensée, menée par des hommes qui agissent consciemment. La guerre alors a un but. Même si l'incertitude est totale, et les attentes énormes, la souffrance est justifiée par l'espoir" (p. 236). Dans un second temps, celui de l'après-guerre, les désillusions et les tensions politiques nationales et internationales font basculer le ressenti du conflit dans les seuls souvenirs de l'attente et de la solitude. "La guerre n'est plus présentée comme un combat librement accepté, mais comme une fatalité à laquelle on se soumet" (p. 237). Autre symptôme, la relation à l'ennemi est profondément métamorphosée. Viviers, qui s'apprête à devenir secrétaire du PEN Club<sup>2</sup>, "a soit supprimé dans ses écrits de guerre les mentions de l'ennemi, soit a substitué aux termes péjoratifs des mots plus neutres. Il a éliminé les termes 'boches' utilisés par le narrateur, c'est-à-dire lui-même, et n'a conservé qu'une partie de ceux prononcés par les autres soldats dans les dialogues" (p. 86). Enfin, dans une troisième étape, bien postérieure à la Seconde Guerre, la guerre est en quelque sorte 'réenchantée' parce que réinvestie. Cela se traduit par une vision du conflit en époque de réconciliation sociale et... communautaire. En 1963, dans *Avec les hommes*, Vivier écrit "qu'en ce temps-là

les armées mêlaient toutes les classes dans ce qu'on appelait la troupe, et c'est cela qui permet de dire que la guerre de 1914 fut sans doute dans toute l'histoire et restera, en dépit de son horreur, la seule guerre humaine" (p. 211).

Si les prises de position de Vivier sont toujours rigoureusement remises dans le contexte historique, on pourra regretter que le contexte littéraire ne soit pas plus souvent convoqué. Le parti pris délibéré de ne pas s'attarder sur l'inscription du futur académicien dans le champ littéraire belge de l'Entre-deux-guerres (p. 171) appauvrit parfois l'interprétation des textes. Il est difficile de départager choix thématiques, stylistiques et génériques des positions dans le champ littéraire. Par exemple, si Vivier opte pour le roman populiste dans *Folle qui s'ennuie*, c'est vraisemblablement moins parce qu'il a connu les "humbles" dans les tranchées, comme le suggère l'auteur (p. 190), que parce que ce genre est très prometteur dans le champ littéraire de l'époque. En plus de se démarquer du régionalisme (comme les signataires du Groupe du lundi, dont fait partie Vivier), ses animateurs français rejettent la littérature prolétarienne de la revue *Monde* d'Henri Barbusse, jugée trop politisée. Proche du groupe de la NRF, le courant s'institutionnalise, crée un prix en 1931, jouit d'une notoriété certaine et fait véritablement 'école'<sup>3</sup>. Stratégiquement, il est donc

2 *Poet, Essayist, Novelist*. Réunion d'écrivains européens qui tentent de lutter contre les cloisonnements nationalistes et la guerre.

3 Voir à ce sujet JEAN-MICHEL PÉRU, "Une crise du champ littéraire française : le débat sur la 'littérature prolétarienne'", in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 89, 9.1991, p. 47-65 et JACQUES MIGOZZI (dir.), *Le roman populaire en question(s)*, Limoges, PULIM, 1997.

très porteur d'investir cette écriture. D'autant qu'elle correspond à la posture apolitique ('l'humanisme universaliste') qu'a toujours affichée l'Académie royale de langue et de littérature française de Belgique, suivant en cela sa grande sœur parisienne. Comme l'a brillamment montré la sociologue Gisèle Sapiro, cette posture détermine les positions de toute une frange du champ littéraire français avant, pendant et après la Seconde Guerre mondiale <sup>4</sup>. Vraisemblablement, elle a également aiguillé Vivier dans ses choix stylistiques, thématiques, voire même politiques (la hantise de toute idéologie 'extrême' notamment, qu'on retrouve, comme le montre l'ouvrage, tout au long de sa vie).

On ne sait pas grand-chose des relations entre littérature et politique en Belgique. Décidément, il est impossible de faire l'économie de l'un des deux termes. Ils sont indissociables.

Ces remarques ne sauraient jeter le trouble sur la très riche et rigoureuse étude que nous offre Nicolas Mignon. Tout au plus sont-elles là pour lui montrer que les portes qu'il a ouvertes ouvrent sur... d'autres portes.

*Cécile Vanderpelen-Diagre*

---

<sup>4</sup> GISELE SAPIRO, *La Guerre des écrivains (1940-1953)*, Paris, Fayard, 1999.